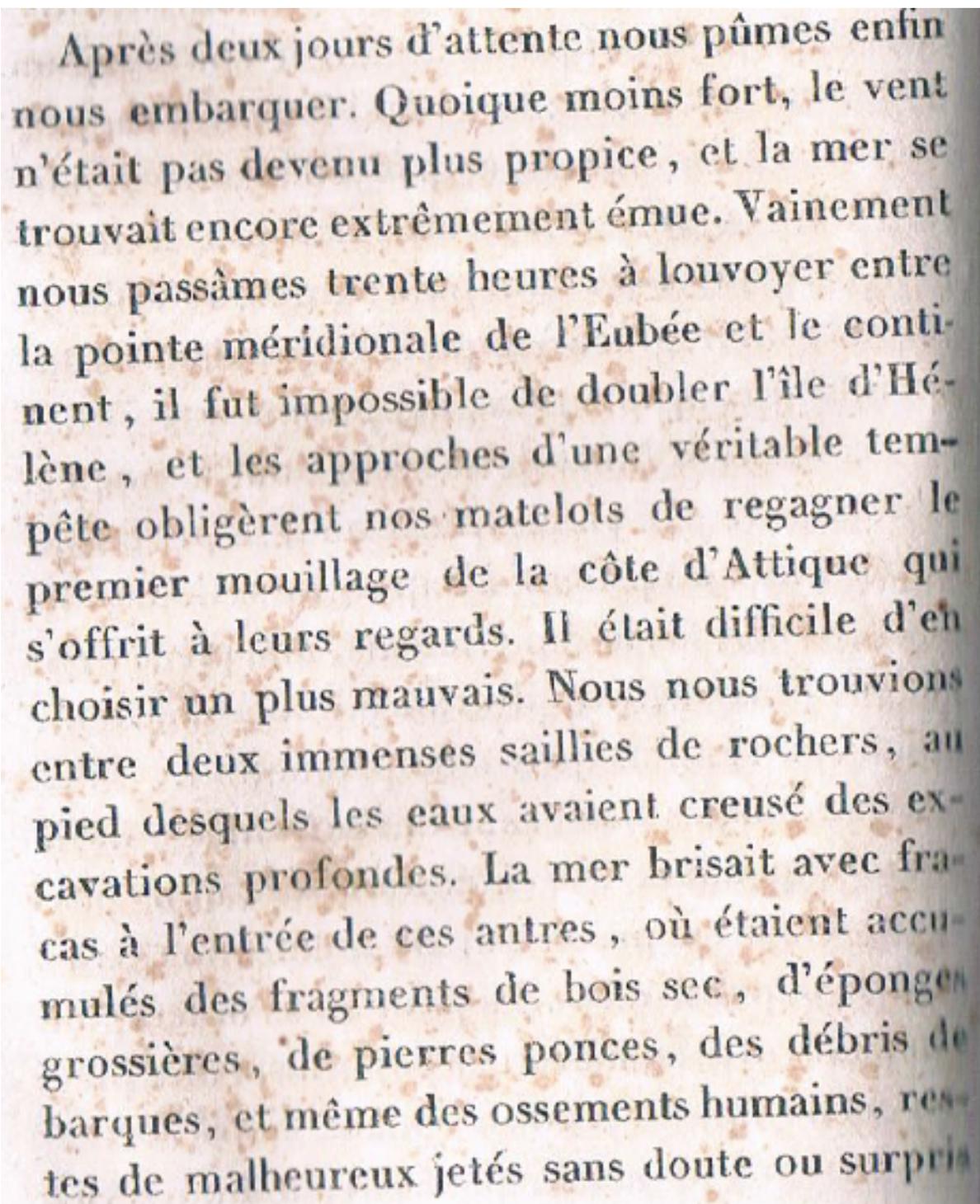


NUIT DE LA SAINT SYLVESTRE AU LARGE DE LAVRIO

VUE PAR UN FRANÇAIS ILYA 200 ANS

Maxime Raybaud, philhellène français, participa à la Guerre d'Indépendance et raconta sa nuit du 31 décembre 1821 au 1^{er} janvier 1822 dans ses *Mémoires sur la Grèce* (1824).

Son bateau quitte Port Mandri (Thoricos) à Keratea qui dépend de Lavrio!!!



Après deux jours d'attente nous pûmes enfin nous embarquer. Quoique moins fort, le vent n'était pas devenu plus propice, et la mer se trouvait encore extrêmement émue. Vainement nous passâmes trente heures à louvoyer entre la pointe méridionale de l'Eubée et le continent, il fut impossible de doubler l'île d'Hélène, et les approches d'une véritable tempête obligèrent nos matelots de regagner le premier mouillage de la côte d'Attique qui s'offrit à leurs regards. Il était difficile d'en choisir un plus mauvais. Nous nous trouvions entre deux immenses saillies de rochers, au pied desquels les eaux avaient creusé des excavations profondes. La mer brisait avec fracas à l'entrée de ces antrès, où étaient accumulés des fragments de bois sec, d'éponges grossières, de pierres ponceuses, des débris de barques, et même des ossements humains, restes de malheureux jetés sans doute ou surpris

par les flots dans ces demeures souterraines. Je remarquai avec étonnement à la voûte quelques caractères anciens à demi effacés. Vingt siècles ont peut-être passé sur la cendre de celui qui les traça.

La nuit, en approchant, semblait augmenter la fureur du terrible *siroco* (1); nous étions excédés de fatigue, et incommodés par le poids de nos vêtements pénétrés d'eau. Le *caravokiri* ayant assuré que les flots n'atteignaient peut-être pas, une fois dans dix ans, le fond de ces cavernes, nos marins y allamèrent du feu, et chacun s'endormit paisiblement sur un lit d'algues marines, au bruit des éléments déchaînés.

Déjà nous reposions depuis deux heures, lorsque le cri de βάρδα! (gare!) plusieurs fois répété, me tira de mon sommeil, et me fit voir une lame fougueuse qui venait mourir près de moi. Une seconde ayant éteint notre feu, d'épaisses ténèbres nous enveloppèrent : le tonnerre grondait avec fureur; la mer était mugissante. Je distinguai, à la lueur de l'éclair, nos matelots qui, le dos appuyé à la voûte, et dans la position d'Atlas soutenant le ciel sur ses épaules, se préparaient à opposer tout l'ef-

(1) Vent de sud-est.

fort de leurs membres musculeux à l'impétuosité des vagues. Je les imitai aussitôt, et ce fut dans cette position, battus sans relâche jusqu'à la ceinture par l'élément furieux, que nous passâmes la plus grande partie de la nuit de 1821 à 1822 : nuit de tourment et d'angoisse, et sans doute de plaisir et de joie en France.

Un enfant de dix ans était resté seul dans le traback, que les premiers feux de l'aurore nous montrèrent à moitié submergé : le vent et la mer ayant tombé insensiblement, nos matelots vidèrent l'eau qui le remplissait, et nous remîmes à la voile vers midi. La pointe de l'île d'Hélène (1) fut enfin doublée, et à cinq heures nous prîmes terre à Zéa.

(1) Aujourd'hui *Makro-nisi* (île Longue). Elle est inculte et inhabitée. C'est là, dit-on, que Pâris s'arrêta pour la première fois après l'enlèvement d'Hélène.